

Colette BRAECKMAN

**L'HOMME
QUI RÉPARE
LES FEMMES**

VIOLENCES SEXUELLES AU CONGO
LE COMBAT DU DOCTEUR MUKWEGE

GRIP – André Versaille éditeur

L'INTERNATIONAL EN JEU

Collection dirigée par le GRIP

Les activités du GRIP sont soutenues par le ministère de la Région de Bruxelles-Capitale (ACTIRIS), le ministère de la Région wallonne, le ministère de la Communauté française,



le ministère des Affaires étrangères du Luxembourg,
le ministère des Affaires étrangères de Belgique et le Fonds Maribel Social.

Les lecteurs sont invités à prolonger la lecture de cet ouvrage par la consultation de notre site

www.andreversailleediteur.com

De nombreuses autres informations relatives au sujet traité sont présentées sur la page dédiée au livre.

Celle-ci sera régulièrement actualisée et étoffée de nouveaux documents.

Pour découvrir le GRIP, Groupe de recherche et d'information sur la paix et la sécurité, voir

www.grip.org



467, chaussée de Louvain

B-1030 Bruxelles

Tél.: (32.2) 241 84 20

Fax: (32.2) 245 19 33

Courriel: admi@grip.org

© André Versaille éditeur - GRIP, 2012

ISBN 978-2-87495-194-7

D/2012/11.448/25

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos	5
Introduction – Témoigner pour éviter de hurler	7
<i>Les grands repères</i>	11
1. Comment on devient <i>muganga</i> aux côtés d'un pasteur	13
2. D'Angers à l'enfer de Goma	25
3. Un naïf dans la guerre	40
4. D'une rébellion à l'autre	53
5. L'importation de la violence et de la guerre	67
6. Le règne de la terreur	79
7. Les femmes de Panzi	105
8. Changer la douleur en pouvoir	119
9. Le temps des doutes et des soupçons	133
Vivre ensemble, c'est possible	149
<i>Acronymes</i>	157

L'AUTEUR ET LE TÉMOIN

Colette BRAECKMAN, journaliste au quotidien *Le Soir* (Bruxelles), s'est spécialisée depuis plus de trente ans dans l'information sur l'Afrique, plus particulièrement l'Afrique centrale, et collabore à de nombreuses revues et magazines (*Le Monde diplomatique...*). Auteur de nombreux ouvrages dont *Le dinosaure: le Zaïre de Mobutu* (Fayard, 1992), *Rwanda, histoire d'un génocide* (Fayard, 1994), *Terreur africaine. Burundi, Rwanda, Zaïre: les racines de la violence* (Fayard, 1996), *L'enjeu congolais: l'Afrique centrale après Mobutu* (Fayard, 1999), *Lumumba, un crime d'État* (Aden, 2002), *Les nouveaux prédateurs* (Fayard, 2003), *Vers la deuxième indépendance du Congo* (Le Cri, 2009), *Congo 1960. Échec d'une décolonisation* (introduction, GRIP-André Versaille Éditeur, 2010).

Denis MUKWEGE, diplômé en 1983 à la faculté de médecine de Bujumbura, exercera d'abord à l'hôpital de Lemera (Sud-Kivu). Après une spécialisation en gynécologie en France, il réintègrera cet hôpital en 1989. Lors de la première guerre du Congo en 1996, l'hôpital sera détruit et il se réfugiera à Nairobi. De retour dans son pays en 1999, il participera à la création d'une maternité à l'hôpital de Panzi (Bukavu). Alors que les viols et les mutilations sont devenus monnaie courante, il se spécialise dans une prise en charge holistique des victimes de la violence sexuelle. Dès 2008, son action sera couronnée de nombreux prix (Olof Palme, prix des droits de l'homme des Nations unies et de la France...), grâce auxquels il fait connaître au monde la barbarie sexuelle dans l'Est du Congo. En 2011, il se voit décerner en Belgique le prix Jean-Rey, le prix Roi Baudouin pour le développement 2010-2011 et le prix de paix de la ville d'Ypres.

AVANT-PROPOS

Le propre de la guerre, c'est qu'elle est sale. Celle qui ronge l'Est du Congo est particulièrement odieuse. Si la guerre couvait depuis longtemps, c'est le génocide au Rwanda en 1994 qui va précipiter cette région dans la tourmente. L'ombre de cette tragédie sans précédent y plane toujours mais les causes des conflits d'aujourd'hui sont nombreuses : multiplication des groupes armés, pillage des ressources minières, faiblesse de l'État, impunité, précarité...

Vers la fin des années 1990, la guerre prend un nouveau visage, celui de la barbarie pure, de la cruauté gratuite. Premières visées et principales victimes : les femmes. Elles sont mutilées, des clitoris sont coupés, des seins sectionnés. Les viols auxquels les maris, les voisins, les enfants sont souvent obligés d'assister, se déroulent sans autre motivation que faire souffrir, humilier, terroriser... Au Congo, le corps de la femme est devenu le champ de bataille d'une guerre de «basse intensité»!

Depuis quinze ans, Denis Mukwege, médecin-chef à l'hôpital de Panzi (Sud-Kivu), fait face à une urgence qui dure : les femmes, toujours aussi nombreuses, viennent à lui, brisées, écartelées par tant de sauvagerie. Vagins détruits et âmes mortes. Le gynécologue coud et répare. Il écoute aussi, prie quand il le peut, se révolte souvent. Quand il en a l'occasion, il témoigne de la souffrance de ces femmes du Kivu. À mains nues, il se bat contre le viol, cette arme de guerre qui mine toute une société.

► **La rencontre de deux indignés**

Ce livre coup de poing doit sa force aux regards croisés de deux témoins de premier plan : **Colette Braeckman**, grande spécialiste du Congo dont elle sillonne les routes – mais aussi les sentiers tortueux et boueux – depuis plus de trente ans. Passionnée par ce pays et scandalisée par le sort réservé aux plus démunis, elle revient sur les séquences du désastre, nous fait revivre les heures les plus noires de ces vingt dernières années. Un petit « cours d'Histoire » indispensable pour qui veut comprendre le « pourquoi » de cette violence sans précédent. Elle nous invite ensuite à démêler les mobiles des « seigneurs de la guerre » sans foi ni loi, fait écho à la souffrance des femmes, se met à leur écoute, rend hommage à celles qui se remettent debout... Sa plume « trahit » sa colère, son écoeurément, sa compassion. Parfois désenchantée, elle refuse toutefois de tomber dans le fatalisme. L'optimisme volontariste affiché par **Denis Mukwege** aurait-il déteint sur elle ? Avec ce livre « engagé », Colette Braeckman souhaite dénoncer mais aussi amplifier plus encore le témoignage de ce chirurgien, celui qui répare les femmes et qui, sans cesse, se voit obligé de recommencer son ouvrage...

Homme de terrain, présent aux premières loges dès avant 1994, cet observateur hors pair a frôlé la mort plus d'une fois. Il vit toutes ces horreurs de l'intérieur. Avec lui, c'est bien sûr le médecin qui parle, mais très vite l'homme, le citoyen s'exprime. Ses propos sont forts, souvent dérangeants.

Avec son regard clairvoyant et ses réflexions personnelles, Denis Mukwege complète à merveille le récit hallucinant de l'auteur. Le résultat : un ouvrage original et extrêmement puissant. Qui ne peut laisser indifférent...

Marc Schmitz (GRIP)

INTRODUCTION

TÉMOIGNER POUR ÉVITER DE HURLER

Ce matin-là, le médecin-chef de Panzi a refusé de parler. Terré tout au fond de l'hôpital, il a préféré ouvrir son ordinateur, rechercher des images qui ont éclaboussé de rouge son bureau bien rangé. Il a failli crier en suppliant: «*Accrochez-vous, c'est insoutenable!*» Insoutenable, cela signifie quoi? Quelque chose que l'on ne peut regarder sans frémir, sans se révolter, sans vouloir prendre les armes pour que «cela» cesse? Quelque chose qui, au tréfonds de nous, récuse un fonds commun d'humanité avec ceux qui ont fait «cela»?

«Cela», ce sont les images d'un sexe d'enfant. Une gamine de trois ans, jambes ouvertes. Et au fond, un sexe tailladé. Du sang, de la peau coupée, des petites cuisses qui s'écartent et ne se refermeront sans doute plus jamais. La douleur crève l'écran, le hurlement que l'on devine déchire les oreilles.

Durant des heures, Denis Mukwege a tenté de recoudre la petite fille, de reconstituer son vagin détruit, bloquant toutes les issues de son cerveau, de sa conscience, pour que sa main demeure sûre et son geste efficace. Il ne sait pas si l'enfant vivra. Il sait seulement qu'il se souviendra d'elle, car lorsqu'elle lui fut apportée, livrée dans un linge sale, il eut le réflexe de prendre quelques clichés de l'enfant martyr.

Le forfait avait été commis le 13 mai 2012 à Kamalanga, un village situé à trois kilomètres de Bunyakiri, cette

localité du Sud-Kivu qui abrite une importante base de Casques bleus. Au milieu de la nuit, des rebelles rwandais, appartenant aux FDLR¹ ont attaqué, munis de machettes et de couteaux. Alors que les plus rapides des villageois fuyaient vers la forêt, les assaillants se sont acharnés sur les enfants, sur les femmes. La plupart d'entre elles, avant de trouver la mort, avaient été violées. Avant de quitter les lieux, les massacreurs, laissant derrière eux trente-deux cadavres et plus de deux cents blessés graves, avaient pris le temps de brûler les huttes et de voler tout ce qu'ils pouvaient.

Le lendemain, confrontés à la colère de la population et à quelques coups de feu tirés dans leur direction, qui firent onze blessés, les Casques bleus expliquèrent qu'ils n'avaient pas eu le temps d'intervenir. Les assaillants, sans être inquiétés, avaient opéré de 3 à 7 heures du matin. Massacré les hommes, violé et tué les femmes, éventré les enfants. Cette petite-ci, trois ans, avait été déchirée par des viols successifs. Des sexes barbares s'étaient enfoncés en elle, avaient fouaillé les chairs. Parfois, disait Mukwege, c'est au couteau qu'ils achèvent le travail. Ici, des sexes d'hommes en folie avaient suffi à détruire une enfant.

Ce jour-là, le médecin était fatigué, il ne voulait pas parler. Il se contentait de soupirer: «*C'est un coup très bien étudié, un message de terreur adressé à la population.*» Immobile devant son écran, il fixait les images insupportables, concentré sur le souvenir de la petite qu'il avait tenté d'arracher à l'enfer. Il avait l'intention d'emporter avec lui ces images emprisonnées dans son ordinateur, en Europe d'abord, puis aux États-Unis. Au département d'État, au Conseil de sécurité. Partout où on lui demanderait de témoigner.

1. Forces démocratiques pour la libération du Rwanda.

Il voulait dire aux puissants de ce monde : « *Voilà ce que l'on inflige aux femmes de mon pays. Sommes-nous donc des sous-hommes pour que l'on nous impose un tel supplice, pendant si longtemps ?* »

Il voulait interpeller les chefs des armées : « *Où étiez-vous pendant que l'on torturait cette gamine de chez moi ? Que faisaient les Casques bleus, mandatés pour protéger les civils ?* »

Mukwege, en ce jour de mai 2012, refusait de parler, car il pensait que les images diraient tout, mieux que les discours. Il se trompait. Les images allaient être volées quelques jours plus tard : invité en Suède, il eut l'imprudence de poser son ordinateur au-dessus de son siège, dans le train à grande vitesse qui l'emmenait de Stockholm à Göteborg. Peut-être était-il épié, suivi, peut-être fut-il victime d'une petite violence ordinaire². À peine était-il assis, qu'il s'endormit comme une masse, en pleine journée, comme s'il avait été drogué, et ces quelques instants d'assoupissement profond furent suffisants pour que disparaisse le sac de voyage contenant l'ordinateur, les discours, les images, les documents de voyage. Volés, emportés, détruits sans doute.

Le médecin de Panzi renonça à la moitié de son périple européen et regagna Bukavu en se disant que, de toutes manières, il y avait tellement longtemps qu'il interpellait le monde, en vain, qu'il valait peut-être mieux se taire...

Mais comment empêcher un médecin, qui est aussi pasteur, de témoigner, de croire que, malgré tout, la parole elle aussi peut guérir, conjurer le malheur ?

Avant la dernière rencontre de mai, avant le vol de ses documents en juin, le docteur Mukwege nous avait accordé des heures d'entretien².

2. C'est Louis Michel qui avait eu l'idée de ce livre, dans le cadre de la Fondation Forrest favorable au projet. L'ancien ministre des Affaires étrangères avait convaincu le docteur Mukwege d'aller jusqu'au bout de ses souvenirs et de ses réflexions.

Durant des jours, à l'issue de sa longue journée de travail à l'hôpital Panzi, sur les hauteurs de Bukavu, il avait accepté de dérouler le fil de sa vie, retrouvé les origines de son engagement, les sources de vingt années de combat. Les yeux fixés sur les eaux grises du lac Kivu, réfléchissant à haute voix, le gynécologue s'était aussi remémoré les deux décennies qui avaient marqué son pays au fer rouge et plus particulièrement le Nord et le Sud-Kivu, cette région de l'Est martyrisée par des guerres aux ressorts inconnus.

Au cours de ces longues conversations, qui se transformaient quelquefois en soliloque, en méditation sur le sens à donner à tant d'évènements tragiques, le docteur congolais, le *muganga*, est allé bien au-delà de son expérience de gynécologue, d'obstétricien. L'homme qui avait déjà réparé des milliers de femmes victimes de violences sexuelles, qui avait porté à travers le monde le témoignage de leur souffrance, avait aussi tenu à livrer sa propre analyse de la situation, à remonter jusqu'à ses origines l'enchaînement du malheur.

Mukwege, livrant ainsi une vie marquée par l'Histoire, savait qu'il dérangerait. Que ses vues de citoyen engagé ne feraient pas l'unanimité, lui feraient peut-être courir de nouveaux dangers.

Mais le médecin de Panzi a pris ce risque car lui, qui avait déjà sauvé des milliers de femmes, savait que la parole aussi peut soulager. Que la vérité doit être dite. Afin qu'ici aussi, dans ce Kivu paradisiaque transformé en enfer, nul ne puisse dire qu'il ne savait pas.

LES GRANDS REPÈRES

- 1994** 6 avril : l'assassinat du président Habyarimana marque le début du génocide.
Du 22 juin au 21 août : opération française *Turquoise*.
À partir du 13 juillet : exode massif vers le Kivu.
17 juillet : le FPR proclame la fin de la guerre.
20 juillet : premières victimes de l'épidémie de choléra dans les camps de réfugiés de Goma.
- 1996** Octobre : début de la rébellion des Banyamulenge. Acte fondateur de l'AFDL à Lemera ; à sa tête Laurent-Désiré Kabila. La conquête du Zaïre est enclenchée.
Novembre-décembre : démantèlement des camps de réfugiés rwandais à l'Est du Zaïre ; beaucoup retournent au Rwanda mais plus d'un demi-million de personnes fuient en direction de la forêt tropicale.
Catastrophe humanitaire.
- 1997** Février : quelque 80 000 réfugiés au camp de Tingi-Tingi ; ils seront pour la plupart « rayés de la carte » en avril.
17 mai : Mobutu est chassé du pouvoir.
- 1998** Juillet : Kabila rompt avec ses anciens alliés rwandais.
2 août : la deuxième guerre du Congo commence.
Le Rwanda et l'Ouganda soutiennent la nouvelle rébellion (RCD et MLC). Le conflit s'internationalise ; sept pays étrangers entrent en lice. Dès ce moment, l'Est du Congo vit la réalité d'une occupation étrangère.
Un pillage systématique finance les opérations militaires des forces « rebelles ». Les alliés de Kinshasa obtiennent aussi des compensations économiques.
- 1999** La partition du pays est effective ; l'Est est contrôlé par des groupes armés.
10 juillet : accords (de cessez-le-feu) de Lusaka.
Mais combats et massacres se poursuivent.
30 novembre : le Conseil de sécurité crée la Mission des Nations unies au Congo (MONUC) ; résolution 1279.
- 2001** 16 janvier : assassinat de Laurent-Désiré Kabila.
Son fils Joseph, nommé chef d'État, relance le processus de paix.
Mars : la MONUC déploie son premier contingent dans l'Est du pays.

LES GRANDS REPÈRES (suite)

- 2002** Mars-avril : dialogue inter-congolais et accord de Sun City. Le RCD-Goma ne signe pas.
Retrait (officiel) des troupes étrangères. Mais dans l'Est, les combats impliquant une myriade de groupes armés rivaux redoublent d'intensité.
- 2003** Gouvernement de transition, d'union nationale, dit « un plus quatre » ; Kabila partage le pouvoir avec quatre vice-présidents (deux issus des anciennes rébellions).
- 2004** Mai-juin : dans la région de Bukavu, affrontements entre armée régulière et groupes rebelles. Nouvelles tensions entre Kinshasa et Kigali.
- 2006** Mai-juin : opération conjointe MONUC-armée régulière contre les rebelles en Ituri.
Juillet et octobre : élections présidentielles et législatives ; Joseph Kabila est élu président.
- 2008** Deuxième semestre : rébellion du CNDP de Laurent Nkunda qui arrive aux portes de Goma.
- 2009** Mars : spectaculaire réconciliation entre Kabila et Kagame. Mise à l'écart de Laurent Nkunda, remplacé par Bosco Ntaganda. Opération conjointe rwando-congolaise contre les FDLR au Kivu.
- 2010** Bukavu accueille la Marche mondiale des femmes (novembre).
- 2011** 28 novembre : élections présidentielles et législatives ; victoire de Kabila, mais scrutin marqué par le désordre des opérations électorales et violemment contesté par l'opposition.

1. COMMENT ON DEVIENT MUGANGA¹ AUX CÔTÉS D'UN PASTEUR

Les souvenirs des vieux coloniaux sont idylliques. Avec nostalgie, ils se rappellent les vertes collines du Sud-Kivu qui descendaient jusqu'au lac, les plantations de café, de thé, de quinquina, les vastes demeures réchauffées par des cheminées à feu ouvert. Pour les femmes congolaises, en revanche, ce paradis d'avant l'indépendance, d'avant les guerres et les invasions, ce paradis-là n'a jamais existé. «*Les populations du Kivu sont un peuple fier, dit le mwami² de Kabare, leur femme, c'est leur propriété. Si on la détruit, c'est le fondement de leur dignité que l'on brise.*» Voici bien longtemps, un paysan assurait bien plus prosaïquement : «*Nos femmes, ce sont nos tracteurs.*»

Aujourd'hui comme hier, ces femmes, petites et minces, gravissent les collines en portant jusque deux fois leur poids. Leurs yeux sont étirés par une sangle qui soutient une hotte reposant entre leurs épaules. Lorsqu'elles entament une pente, les femmes marchent penchées et leurs corps forment un angle aigu avec le sentier. Depuis des décennies, un mot hante les collines : le *bwaki*, c'est-à-dire la malnutrition, la faim. Le *bwaki* fait gonfler le ventre des enfants et emporte les plus faibles ; il mine les femmes. Vers le milieu des années 1980, une religieuse se trouvant au Congo depuis des décennies avait pris la peine de mesurer

1. Médecin, en swahili.

2. Mwami est le titre royal en kinyarwanda. Portaient ce titre les rois du Rwanda, du Burundi mais aussi les chefs traditionnels des petits royaumes du Nord et du Sud-Kivu.

le poids et la taille de ses patientes et constatait que, par rapport aux années 1960, les femmes avaient rétréci. Plus petites, plus minces, plus fragiles. Immuable par contre était la taille des fardeaux que, dès huit ans, les filles devaient apprendre à porter. C'est pour cela qu'à Bukavu, la capitale de la province du Sud-Kivu, le père de Denis Mukwege était si souvent appelé à l'aide, d'une famille à l'autre. Son fils se souvient: «*Chaque fois qu'il y avait un malade dans une famille protestante, mon père était sollicité. Il allait voir le patient, priait, le conduisait à l'hôpital s'il le fallait... Et je l'accompagnais.*»

Les colons étaient bien les seuls à considérer le Sud-Kivu comme une terre de lait et de miel. Les Congolais, eux, se serrent depuis des décennies sur des parcelles exigües, car la colonisation a confisqué les terres les plus fertiles. Des plantations se sont étendues le long du lac, des élevages ont été créés sur les collines défrichées. La création du parc de Kahuzi Biega, l'équivalent du parc des Virunga au Nord-Kivu, a écarté des indigènes de cette forêt, où naguère, ils allaient chasser et chercher des plantes médicinales.

Bien avant l'indépendance, des missionnaires protestants venus de Tanzanie, l'ancien Tanganyika, sont peu à peu entrés en concurrence avec la toute puissante Église catholique. Ils ont pénétré au Sud-Kivu via le lac Tanganyika et se sont déployés sur les hauts plateaux qui surplombent la ville d'Uvira. Là, ils ont peu à peu converti les Bafuliru, les Bavira et d'autres peuplades, dont les éleveurs ou pasteurs banyarwanda, devenus vers 1976 des Banyamulenge, l'un des groupes qui fut à la fois le plus oublié et le plus célèbre du Congo³.

3. Ce nom de Banyamulenge est issu du village de Mulenge, dans la collectivité des Bafuliru. C'est par-là que les premiers Banyarwanda (natifs du Rwanda, alors royaume précolonial) ont fait leur première escale, avant de poursuivre leur recherche de terres propices à l'élevage jusque sur les contreforts puis le sommet du haut plateau de Minembwe, comprenant une partie des actuels territoires administratifs d'Uvira, Fizi et Mwenga. Le village de Mulenge se

Ces pasteurs d'origine rwandaise ont migré vers les vastes pâturages de montagne surmontant Uvira vers le 19^e siècle. Ils y ont vécu en quasi autarcie, loin des guerres, ignorés du pouvoir politique, parfois rejoints par des Tutsi fuyant le Rwanda à la veille de l'indépendance. C'est à Kaziba, au pied des montagnes de Mitumba, un massif partant de Kalemie jusqu'à Itombwe, que le père de Denis Mukwege, initialement agriculteur, rencontrait les missionnaires protestants. Ces pentecôtistes de nationalité norvégienne se préparaient à partir au Rwanda puis à Costermansville, aujourd'hui Bukavu, pour travailler avec les Suédois.

«*L'un d'entre eux, rappelle Denis Mukwege, s'appelait Oscar Langstrom. Mon père et lui faisaient le va-et-vient vers Bukavu, se mettant au service de l'aumônerie protestante...*» Car le père Mukwege, élevé à l'école biblique d'Uvira, a abandonné l'agriculture pour devenir pasteur avant de décider, en 1946, d'aller s'installer avec sa famille dans la capitale du Kivu. Dans ce fief catholique, où les colons étaient souvent issus de grandes familles belges, où les Africains ne connaissaient que l'enseignement catholique, les nouveaux arrivants ne sont pas réellement les bienvenus. Mukwege s'en souvient : «*C'est très timidement que mes parents ouvrent une petite église à Kadutu, un quartier populaire.*» Nommé aumônier du camp Saïo, un camp militaire, le père de Mukwege se trouvera, bien malgré lui, aux premières loges pour observer les rébellions qui déchirent le Kivu dans les années 1960 et constater la répression brutale mise en oeuvre par les troupes de Mobutu.

Né à Bukavu en 1955, Denis Mukwege est le troisième d'une fratrie de quatre soeurs et cinq frères. Ses premiers souvenirs remontent à 1960, l'année de l'indépendance.

situé à 20 km de l'hôpital de Lemera, où Denis Mukwege a fait ses premières prestations en tant que médecin.

La joie et l'espoir de ces temps-là, il ne les a pas connus. Par contre, en dépit de son jeune âge, il se rappelle les coups de feu, la violence diffuse qui régnait dans la ville. *«Bukavu tremblait, on nous disait que les parachutistes de Mobutu allaient intervenir. Un homme défrayait la chronique, Anicet Kashamura, qui crachait des discours incendiaires à la radio.»*

Partisan de Patrice Lumumba, Anicet Kashamura avait été ministre de l'Information dans le premier gouvernement d'après l'indépendance. Lorsque le colonel Mobutu, à l'automne 1960, «met la classe politique en congé», en principe pour un temps limité, Kashamura, un homme longiligne et passionné, se replie sur le Kivu et tente de galvaniser la population contre le régime de Mobutu, ce «collège des Commissaires» qui a bel et bien confisqué le pouvoir issu des élections. La répression fait rage, la suspicion est partout et Mukwege y est sensible: *«Un dimanche, alors que nous assistions au culte, les soldats ont fait sortir de force le père Olof, qui disait l'office... La peur que j'éprouvais à cette époque, je la ressens encore...»*

En 1965, après avoir maté les rébellions, Mobutu abat ses cartes et congédie pour longtemps les civils qu'il avait rappelés au pouvoir. Le Congo s'engage dans trois décennies de dictature, mais les Congolais ne le savent pas encore. Ils croient que le jeune colonel, non content d'avoir rétabli le calme, va enfin faire profiter son peuple des bénéfices de l'indépendance. Les premières années ne sont d'ailleurs pas si mauvaises car les infrastructures laissées par les Belges sont encore intactes et priorité est donnée à l'éducation, à la formation des élites. Le jeune Mukwege est inscrit à l'Athénée royal, aujourd'hui Athénée d'Ibanda. *«Les familles devaient payer l'internat, mais malgré le sacrifice que cela représentait, tous les enfants ont pu étudier. Ce n'est pas comme aujourd'hui, où, trop souvent, les parents, faute de moyens, doivent choisir lequel de leurs enfants pourra être envoyé aux études...»*

L'idée d'inscrire ses enfants dans une école catholique n'a jamais effleuré le pasteur: «*Pour y être admis, il fallait être baptisé, et posséder de bonnes notions de religion catholique...*»

C'est en 1955 sous l'impulsion du ministre libéral, Albert Buisseret, que le monopole de l'enseignement catholique a été brisé au Congo. Des écoles protestantes apparaissent alors, un enseignement laïc voit le jour. En Belgique, la presse dénonce l'exportation de la guerre scolaire, mais pour les Congolais, l'apparition d'une autre filière d'enseignement apparaît comme un début d'émancipation. L'unique école protestante de la ville est paralysée par des grèves sans fin et le père Mukwege recherche une meilleure solution pour élever ses enfants. Ces derniers reçoivent cependant une bonne éducation, à l'aune de l'époque.

L'accalmie que tous espèrent après la prise de pouvoir de Mobutu sera cependant de courte durée. En 1967, un ancien colon, Jean Schramme, prend la tête d'une révolte contre Kinshasa. Le Kivu se soulève, l'armée débarque, Bukavu tremble une nouvelle fois. La famille Mukwege décide en hâte de regagner Kaziba, de fuir le nouveau règne des mercenaires et des soudards. Cette fois, le jeune Denis a réalisé ce qu'était la guerre, et, arrivé dans le village natal de ses parents, la petite école primaire lui apparaît comme un havre de paix. Il décide d'y rester et lorsque la famille regagne Bukavu, il renonce à la suivre, préférant terminer au village le cycle de l'enseignement primaire.

► **La naissance d'une vocation**

Au moment d'entamer le secondaire, Denis doit pourtant rentrer à Bukavu. Il s'inscrit à l'Institut protestant pédagogique de Bwindi, à proximité du centre-ville, et se passionne pour la biochimie. Depuis longtemps, le jeune garçon a décidé de poursuivre des études scientifiques et il sait pourquoi: «*Très jeune déjà, j'aimais accompagner mon père dans ses*

tournées. J'avais huit ans lorsque ce dernier fut appelé au chevet d'un enfant malade. Alors que celui-ci allait très mal, je vis mon père s'incliner, prier longuement, puis saluer la famille et s'en aller. Stupéfait, révolté, je l'interpellai: "Vous ne lui faites pas d'injection, vous ne lui administrez aucun médicament alors qu'à la maison, lorsque moi, je suis malade, vous me donnez des cachets. Vos prières, cela sert à quoi?" Mon père me regarda longuement, et expliqua "je suis pasteur, je ne peux que prier. C'est tout ce que je peux faire pour ce garçon.»

«Ma décision était prise, se souvient Denis Mukwege, j'expliquai à mon père que lui, il allait continuer à prier, mais que moi, j'allais devenir médecin, et que j'administrerais des injections aux malades... Par la suite, j'ai continué à accompagner mon père dans

«Je compatissais devant les gens qui souffraient mais je savais que je voulais faire autre chose... Toute ma vie s'est construite sur cette idée, devenir muganga...»

ses tournées. Moi aussi, je compatissais devant les gens qui souffraient mais je savais que je voulais faire autre chose... Toute ma vie s'est construite sur cette idée, devenir muganga...» Pour un enfant de famille modeste, devenir infirmier représente déjà un bel accomplissement, mais dès sa deuxième année d'enseignement secondaire, le jeune Denis sait

qu'il ira plus loin: «Au lieu de m'inscrire à l'école d'infirmiers, j'ai voulu faire des études secondaires plus poussées, car elles seules allaient me donner la possibilité de poursuivre des études de médecine.»

Réaliser cette vocation n'a cependant rien d'évident: «Dès le secondaire terminé, c'est en vain que je tentai de recevoir une bourse de l'Église du Christ au Congo, qui m'aurait permis de faire mes études en Europe. Je suis ensuite allé à Kinshasa, dans la capitale, pour y entreprendre des études de médecine, mais la tentative s'est soldée par un échec. Je me suis retrouvé inscrit en polytechnique pendant trois ans, mais mon intention de faire la médecine était demeurée entière. Et comme mes parents craignaient de me voir séjourner trop longuement dans la capitale Kinshasa, je me suis finalement dirigé vers le Burundi, où j'ai été accepté à la faculté de médecine.»

Au Burundi, le jeune Congolais de Kaziba découvre un autre monde. Un pays où les Hutu et les Tutsi, ayant intégré les divisions ethniques exacerbées par la colonisation, rivalisent de méfiance et de haine et se livrent à d'immenses massacres.

Alors que dans le Zaïre de Mobutu, les jeunes réfugiés tutsi d'origine rwandaise avaient pu bénéficier de bourses d'études à l'instar des jeunes nationaux, au Burundi, les Tutsi, se sentant les héritiers d'un pouvoir monarchique (qui allait être aboli en 1965) et instruits par l'exclusion de leurs cousins rwandais, veulent à tout prix freiner ou empêcher l'ascension sociale des Hutu. Comme au Rwanda, ils sont minoritaires et entendent prévenir la marginalisation, sinon l'élimination, de leur ethnie en empêchant, selon leurs dires de l'époque, «les Hutu de s'élever...».

En 1972, le pays est endeuillé par ce qui sera appelé plus tard un «massacre sélectif»: prenant prétexte d'attaques menées par des bandes armées venues de Tanzanie, où se trouvent de nombreux camps de réfugiés hutu, le régime militaire, dirigé à l'époque par le colonel Micombero, entreprend de décapiter la jeune élite hutu. Des étudiants sont arrachés de leurs bancs à l'université, des élèves du secondaire sont emmenés en camion et exécutés. Les tueries feront plus de 200 000 morts, toute une génération de Hutu burundais est éliminée. «*Nous avons gagné une génération, ils vont se tenir tranquilles durant vingt-cinq ans*», diront les plus cyniques.

Sobrement, Mukwege constate: «*Lorsque je suis arrivé à l'université, en 1977, le nombre d'intellectuels hutu avait été sensiblement réduit. J'ai découvert un milieu où il n'était pas permis de parler librement. Pour un Congolais, habitué au mélange de tous les groupes ethniques, vivre au Burundi était une expérience très particulière, je ne comprenais pas ce qui se passait. Moi, j'avais des amis des deux côtés. Très vite, j'avais saisi une chose: il fallait rester*

calme, ne pas parler, ne pas poser de questions. Il régnait alors au Burundi une atmosphère qui rappelle peut-être celle du Rwanda d'aujourd'hui, où il faut se contenter d'observer et se garder de dire quoi que ce soit...»

Discipliné, taiseux par obligation, doué aussi, le jeune Congolais travaille d'arrache-pied. Son objectif? Mener à bien une thèse de pédiatrie qui a pour sujet «la transmission de l'hépatite virale de la mère à l'enfant». Sa motivation? Demeurer fidèle aux émotions éprouvées alors qu'il accompagnait son père, se donner les moyens de sauver réellement les enfants. Entretemps, il rencontre Madeleine Mapendo Kaboyi, avec qui il se marie le 1er août 1980 et sa jeune épouse se dit prête à le suivre partout. Mukwege brûle les étapes: «*Alors que je ne devais présenter ma thèse qu'en décembre 1983, en juin j'étais déjà fin prêt. J'ai alors décidé de travailler durant quelques mois au Congo, à l'hôpital de Lemera au Sud-Kivu.*»

Cet hôpital est alors un établissement géré par les protestants. Il est installé au pied des hauts plateaux où vivent les éleveurs banyamulenge. Ses consultations accueillent des pasteurs tutsi mais aussi des cultivateurs venus de la plaine de la Ruzizi et des habitants du moyen plateau, ces villages de montagne où l'on cultive de la même manière qu'au Rwanda, sur d'étroits lopins de terre taillés dans les flancs des collines.

À l'époque, l'expérience de vie de Mukwege se résume à son village natal de Kaziba, à l'environnement familial à Bukavu et aux bancs de l'université. Même si les moyens matériels de la famille étaient modestes, il garde le souvenir d'une enfance heureuse et protégée. Lorsque le jeune médecin se retrouve en poste à Lemera, un hôpital de brousse, il subit son premier choc: «*Chargé d'assurer la permanence des consultations, je découvre une réalité horrible, que je n'avais jamais imaginée auparavant. À plusieurs reprises, les femmes que l'on m'amène en urgence sont inanimées, couvertes de sang. Bien*

souvent, portées à dos d'homme sur des brancards, les malheureuses ont rendu l'âme durant le trajet. Et, lorsqu'elles respirent encore, toute intervention s'avère inutile... Lorsque j'étudiais à Bujumbura, j'étais loin de m'imaginer les conditions dans lesquelles vivaient les femmes de la campagne: mariées trop jeunes, astreintes à des tâches manuelles harassantes, avec des grossesses à répétition, sur des corps déjà épuisés... À cette époque, mes aînés m'expliquaient que les femmes, atteintes de bwaki, avaient le bassin très étroit, ce qui les empêchait d'accoucher normalement. Lorsqu'enfin elles se décidaient à gagner l'hôpital, elles devaient marcher des heures ou être portées sur des brancards. Mais à l'arrivée, la rupture utérine avait déjà eu lieu, elles avaient saigné à blanc. Je ne pouvais plus rien faire.»

Le jeune médecin se pose des questions, il s'interroge à propos de son avenir: poursuivre la pédiatrie, ou s'attaquer à une autre urgence, la condition de la femme?

Il s'en ouvre à son patron, le professeur Kabasengele, un Congolais qui enseigne au Burundi. Ce dernier tente de le dissuader d'abandonner la pédiatrie pour l'obstétrique, «*ce n'est pas facile*, lui dit-il, *ni comme études, ni comme pratique*». Mukwege s'obstine, discute; le sort des femmes qui passent entre ses mains le hante. Durant une année, il reste à Lemera, se demandant comment trouver les moyens de poursuivre ses études dans le domaine choisi. Chaque jour, les cas rencontrés confortent sa décision: il se vouera à la santé des femmes, essaiera d'améliorer leurs grossesses, leurs accouchements.

► **Cap sur la France**

En 1984 enfin, le jeune médecin reçoit une bourse d'études et il peut songer à s'envoler pour Angers en France. Sa femme, les premiers de ses enfants ne sont pas du voyage mais après une année, Mukwege s'est débrouillé: «*J'ai pu rencontrer à Angers de grands professeurs de médecine; j'ai réussi un concours probatoire qui m'a donné le droit de pratiquer*

des remplacements comme interne.» En moins d'un an, le jeune médecin peut pourvoir à ses besoins et est capable d'inviter sa famille à le rejoindre.

Poursuivre en France sa spécialisation est un éblouissement: *«Les conditions sont tellement meilleures qu'au Burundi ou qu'à Lemera! Les études me permettent de rencontrer de brillants professeurs qui m'encouragent et me conseillent, je me fais des amis. Bref, je m'intègre...»* Accueilli, accepté, vanté pour ses capacités, Mukwege sait que les Français lui font confiance. Son patron est tout disposé à lui trouver un emploi permanent, l'avenir européen s'annonce prometteur. Parfois, la tentation de rester définitivement en France l'effleure, il se dit qu'il pourra toujours, comme tant d'autres, aider les siens en envoyant de l'argent au pays. Mais ces pensées sont toujours fugaces: *«Même si, au cours de mes années de spécialisation, les opportunités s'étaient multipliées, je n'étais pas dupe: je savais parfaitement qu'en France, les gynécologues ne manquaient pas, et c'est au Congo que je pouvais être réellement utile. J'étais obsédé par le souvenir des femmes de mon pays et je me disais "comment pourrais-je rester ici, avoir la conscience tranquille en sachant que là-bas, les gens manquent de tout, qu'ils ne peuvent compter sur aucun soutien?"»*

Mukwege ne s'est pas interrogé très longtemps à propos de son avenir: *«Dès que j'ai eu terminé, j'ai fait mes valises. Mon épouse, elle, s'était habituée à la France, à la douceur de vivre. La perspective de quitter l'Europe l'inquiétait, lui faisait mal.»* Le jeune couple convient cependant du fait que, pour rentrer au pays, les circonstances ne sont pas les meilleures.

En 1988 en effet, le Zaïre⁴ de Mobutu amorce son déclin: dès 1985, les institutions financières internationales

4. Le nom de «République du Zaïre» remonte à 1971, date à laquelle Mobutu annonce le «retour à l'authenticité», une série de mesures visant à se détacher de l'Occident et sa domination. C'est après la chute de Mobutu, en 1997, que le pays redevient le Congo, plus précisément «République démocratique du Congo».

ont tenté d'imposer la rigueur au régime du Maréchal. Le Premier ministre Kengo wa Dondo a sabré dans les dépenses de l'État, congédié 40 000 enseignants, aboli la gratuité de l'enseignement, imposé la politique de recouvrement des soins de santé. Qui s'en souvient encore? Le Zaïre est alors sinon le bon élève, du moins l'un des premiers cobayes des politiques d'ajustement structurel: il s'agit de «dégraissier» un État vorace, qui prend mais ne donne rien. Il importe avant tout de rétablir l'équilibre monétaire...

*Le Zaïre est alors
sinon le bon élève,
du moins l'un des
premiers cobayes des
politiques d'ajustement
structurel...*

Au lendemain de l'indépendance, s'appuyant sur une économie toujours en ordre de marche, sur des caisses encore pleines, le jeune État avait tenté de rattraper le retard en matière de santé et d'éducation. Mais le régime mobutiste avait oublié de réinvestir les bénéfices, négligé d'entretenir l'appareil productif et la dette s'était creusée. C'est à Kinshasa que les experts des institutions financières internationales avaient fait leurs premières armes, essayant de contrôler les dépenses somptuaires du dictateur, de réduire le train de vie de l'État.

Frappée de plein fouet par les mesures d'austérité, la population se révolte: les enseignants multiplient les grèves et les écoles ferment. Dans les centres de santé, les patients renâclent à devoir payer le matériel médical, les médicaments, le fil et les aiguilles des chirurgiens, à rétribuer eux-mêmes le personnel soignant. Dans les villes, l'opposition se structure, défie le régime. L'UDPS⁵, le parti d'Étienne Tshisekedi, lutte pour imposer sa reconnaissance comme formation d'opposition en face du parti unique, le MPR⁶. La situation est instable, les forces

5. Union pour la démocratie et le progrès social.

6. Mouvement populaire de la révolution.

armées ne défendent plus rien et les militaires non payés ponctionnent les populations en multipliant les barrages routiers. De Bukavu, des messages arrivent à Angers, où le jeune médecin se prépare à rentrer: «*Ne reviens pas, tu es fou, ici il n'y a plus rien, même les écoles sont fermées...*» L'un de ses professeurs tente de raisonner Mukwege: «*Vous avez raison de vouloir regagner votre pays, c'est là-bas que l'on a besoin de vous. Mais avez-vous songé à l'avenir de vos enfants?*» Le couple hésite, tergiverse. Le médecin propose une solution de compromis: rentrer seul, dans un premier temps et laisser à son épouse six mois pour se décider. Le patron français, lui, promet de laisser la porte ouverte: le poste demeurera vacant durant un certain temps, au cas où son assistant déciderait de revenir en France.

Mais la détermination de Madeleine balaie ces spéculations: elle n'entend pas laisser son mari partir seul. Puisqu'il faut rentrer, ils rentreront, tous ensemble, les parents et les trois enfants, dont le dernier est né en France. Une précaution toutefois: la famille prend, pour tout le monde, des billets aller-retour. On ne sait jamais...

2. D'ANGERS À L'ENFER DE GOMA

La piste qui mène de Bukavu à Lemera, 110 kilomètres plus au sud, Denis Mukwege pourrait la parcourir les yeux fermés. Durant dix ans, il a fait la navette. Deux fois par mois, cahotant entre les trous, il a fait les quatre à cinq heures de voyage qui séparaient l'hôpital de sa famille restée à Bukavu. *«J'avais mauvaise conscience d'avoir pris la décision de ne pas rester en France, d'avoir obligé mes enfants à quitter leurs amis là-bas et surtout de les avoir contraints à abandonner un enseignement de qualité. Au Sud-Kivu, je n'avais pas d'autre choix qu'inscrire mes enfants à l'école belge. Autant qu'à Kinshasa, cette école était hors de prix: 800 euros par trimestre et par enfant. Il me fallait donc vivre à l'économie. C'est pourquoi mon épouse Madeleine et les enfants ont été accueillis à Bukavu, chez mes beaux-parents. Moi, durant la semaine, je travaillais à Lemera et ne rejoignais la famille qu'un week-end sur deux, ainsi que durant les vacances scolaires, à Pâques et à Noël. Dès mon arrivée, j'ai pris en charge la formation des accoucheuses. Il s'agissait de leur apprendre le b.a.-ba de l'obstétrique. J'ai rapidement pu constater qu'elles étaient très réceptives et travaillaient très bien. Après un an, j'ai décidé d'aller plus loin, d'ouvrir une école.»*

En France, le médecin africain s'était fait des amis. Non seulement il aurait pu regagner Angers sans problème et y trouver du travail, mais, puisqu'il avait choisi de rester dans son pays, c'est Angers qui allait venir à lui: *«Les médecins, les infirmières avec lesquels j'avais travaillé ont décidé de m'aider. Ils m'ont soutenu pour me permettre de créer l'Institut technico-médical de Lemera.»* Fondé en 1930 par des missionnaires pentecôtistes suédois, l'hôpital de Lemera, avec ses